

UN MONDE NOUVEAU

JESS ROW

UN MONDE  
NOUVEAU

roman

*Traduit de l'américain  
par Stéphane Roques*

TERRES D'AMÉRIQUE  

---

ALBIN MICHEL

« Terres d'Amérique »

Collection dirigée par Francis Geffard

Retrouvez toute l'actualité de Terres d'Amérique et de ses auteurs sur Facebook (Terres.Amerique) et Instagram (terres\_amerique).

© Édition Albin Michel, 2025  
*pour la traduction française*

*Édition originale américaine parue sous le titre :*

THE NEW EARTH

Chez Ecco, une division de HarperCollins Publishers, à New York.

© Jess Row, 2023

Tous droits réservés.

*Ce livre est pour les rêveurs : les militants, les universitaires,  
les chercheurs, les avocats, les journalistes,  
les artistes et les simples citoyens  
qui œuvrent chaque jour contre le cynisme du monde,  
contre l'apparente impossibilité de construire un avenir juste,  
libre et pacifique, en Palestine et en Israël.*

« Quand la tempête les dispersait, le présent criait au passé :  
“C’est de ta faute.” Et le passé transformait son crime en loi.  
Quant à l’avenir, c’était un observateur neutre. »

Mahmoud Darwich

« Le post-scriptum, ce rebelle, a pris d’assaut le prologue.  
Tout le monde sait qu’un post-scriptum se trouve à la fin d’une lettre,  
et non en exergue d’un livre, mais ici, dans les montagnes du sud-est  
du Mexique, nous avons un “nouveau genre” de discipline,  
à savoir, tout le monde n’en fait qu’à sa tête.  
Les morts, par exemple, ne tiennent pas en place. »

sous-commandant Marcos

« Qui connaîtra le répit et qui l’agitation,  
Qui connaîtra la sérénité et qui le tourment,  
Qui connaît la paix et qui la souffrance. »

Ounetaneh Toqef, prière juive

# PARTIE 1

## Le livre des morts de l'Upper West Side

Récupéré dans : Brouillons (Messages non envoyés)

De : Bering Wilcox <carebear@hotmail.com>

Dernière sauvegarde : 12 mars 2003 à 21:13

À : Patrick Hakuin Wilcox <dharmaboy@yahoo.com>

Objet : Le livre des morts de l'Upper West Side

Wadi Aboud, 12 mars

Quand le voyage de ma vie prendra fin,  
et qu'aucun proche ne quittera ce monde avec moi,  
pas même Grand-Tante Estie, qui survécut à la Shoah,  
à deux maris, l'un en pierres semi-précieuses,  
l'autre en schmattès - elle qui disait toujours en tapotant le canapé  
« viens t'asseoir à côté de moi, je me sens rajeunir »,  
et racontait les blagues les plus obscènes -,  
quand le voyage de ma vie prendra fin,  
en d'autres mots, que les bouddhas paisibles et courroucés  
répandent le pouvoir de leur compassion  
et balayent les ténèbres de l'ignorance.

Quand je serai séparée de mes amis bien-aimés, errant seule -  
comme si je me levais de mon sac de couchage, en Palestine,  
et décidais de rentrer à la maison, comme s'il n'y avait plus  
ni barricades, ni barbelés, ni barrières anti-souffle,  
pour retourner dans ma chambre d'enfant, au coin de la 79<sup>e</sup>

et Broadway - et que les terreurs du bardo m'apparaîtront  
lors de ce voyage, les pires choses que j'aie jamais faites,  
que les paisibles et les courroucés, qui connaissent  
tous mes secrets, posent une douceur sur ma langue,  
du halva, nappé de chocolat si possible,  
chopardé au comptoir de Zabar's.

Quand je souffrirai du pouvoir de mon karma,  
jetée en cet étrange lieu, ce lieu de naissance que jamais  
je n'ai choisi, depuis les précipices de Central Park West,  
le Dakota, l'El Dorado, les immeubles de pierre brune,  
ce New York domestiqué de Nora Ephron,  
New York de saumon fumé, de hareng et de numéros du *Times*,  
jusqu'aux HLM, aux mamas qui clopent en velours rose  
devant le McDo au coin de la 91<sup>e</sup> et Columbus,  
tartent leurs mômes, aboient No me digas,  
que les bouddhas paisibles et courroucés arrachent  
mes sentiments meurtris comme une molaire gâtée  
et me donnent des yeux neufs, des yeux purs, pour  
pardonner à chacun ses hypocrisies.

Quand je verrai mes futurs parents en union,  
puissé-je voir les bouddhas paisibles et courroucés  
et leur pléiade, puisse-je choisir mon lieu de naissance  
pour le bien d'autrui, faire plus que rire et dire « bon, ça ne peut  
pas être pire » - parce qu'il faut d'abord que je me tourne  
et les pardonne, mes parents actuels, oui toi,  
maman, souviens-toi du gâteau d'anniversaire que tu m'as fait  
une fois, intégralement, glaçage vert...  
Nous le mangeons ensemble à la table du salon,  
et puis un bruit de clé dans la serrure, et Trick entre en courant  
- « du gâteau ! » -, enfonce le doigt dedans, sans hésitation...  
Et papa qui reste immobile dans le couloir,  
haussant les épaules : « Doucement, bonhomme. »  
Il y a toujours l'encoche dans le plâtre là où le Pyrex  
s'est écrasé contre le mur. Ce n'est pas si facile

de lancer un plat à four à l'autre bout  
d'un salon d'avant-guerre. Si Trick ne s'était pas baissé,  
il ne lui resterait peut-être plus aucune dent de devant.

Assis par terre, nous mangeons le glaçage collé au mur,  
glaçage mêlé d'éclats de peinture, nous mangeons  
l'immeuble pendant que vous hurlez à la cuisine.  
Quand il est clair que personne ne préparera le repas,  
Winter vide sa tirelire, et nous descendons  
l'escalier pour aller à La Caridad, douze, dix et neuf ans,  
commander du poulet aux haricots noirs  
plus une portion riz-haricots à partager en trois.

Ce que je veux dire : souviens-toi aussi du gâteau. Que ce  
gâteau soit une douceur sur ma langue. Quand je serai vraiment  
perdue, bouddhas paisibles et courroucés, rappelez-moi  
que je suis pardonnable, qu'ils sont pardonnables,  
aucun de nous ne se résume à une seule chose, nous avons  
un moi passé et futur. Vous me direz : je suis venue ici  
pour mieux connaître Israël et la Palestine, deux implacables  
parents en guerre (Yoron m'a dit, le premier  
jour de formation à la non-violence, tu as l'air  
d'avoir l'habitude d'en découdre), et je me rends compte  
de l'abjecte stupidité de cette rhétorique des corps.  
Terrorisme des postures, terrorisme du présent.

Je suis venue apprendre ce que signifie le mot paix.  
Il signifie être d'une implacable patience. Il signifie avoir  
meilleure mémoire que ceux qui nous entourent.  
Mais surtout : une douceur sur la langue.  
Quand Heba m'a vue partir hier matin avec  
mon gilet jaune et mon casque d'observateur international  
elle m'a apporté une dernière tasse de thé,  
j'en ai encore le goût dans la bouche, comme une pastille à la menthe,  
et elle m'a dit *lâ hawla wa la quwwata illâ bi-LLâh*,  
ce qui signifie, approximativement, quand on suit son karma

et qu'on en accepte les conséquences, sans chercher refuge,  
que les bouddhas paisibles et courroucés soient notre refuge.

Voilà ce que je veux dire. Je ne voulais pas l'écrire  
sous forme de poème. Une lettre aurait suffi.  
Mais c'est comme ça. Nous, les Wilcox, nous ne savons jamais  
quand ça suffit. Nous en avons trop voulu  
et n'avons rien reçu. Je déclare : game over. Pour  
l'instant. Dans cette vie. Ce mariage de  
cinq esprits malheureux, ce purgatoire entre parc  
et fleuve, je les suspends par la présente au nom  
de la souffrance du monde. Mon attention  
est requise ailleurs. Je me retire de ton karma  
et endosse le mien.

Et quand je verrai mes futurs parents en union,  
puissé-je voir les bouddhas paisibles et courroucés  
et leur pléiade, puissé-je choisir  
mon lieu de naissance, pour le bien d'autrui,  
et recevoir un corps parfait orné  
de signes auspicioseux, quels qu'ils soient.  
Où que je naisse, en ce lieu même  
(ailleurs que l'Upper West Side,  
si possible), puissé-je atteindre au pouvoir  
de non-oubli et de souvenir des vies passées.  
Où que je naisse, que cette terre soit bénie,  
pour que tous les êtres sensibles soient heureux.  
Samantabhadra, Allah, Adonai, Grand-Tante Estie,  
Tupac et Biggie, ô paisibles et courroucés,  
infinie compassion, pouvoir de vérité dans le pur  
dharmata et sur la ligne 1 du métro de Manhattan,  
résidents d'habitations à loyer modéré,  
que leurs bénédictions exaucent cette prière-inspiration.

## L'Apthorp

« Ruth, reprend-il, je vais vous dire une chose, et si je peux me permettre, réservez vos questions pour la fin. Commencez par m'écouter : si vous rejetez mon conseil, nous passerons à la suite. Mais il faut que je le dise, parce que quand je vous regarde, je me reconnais en vous. Vous comprenez ce que je veux dire ? »

Elle plisse les yeux avec malice, hausse les épaules et les laisse retomber dans un soupir.

« Nous avons le même âge, fait-elle remarquer. Approximativement. J'imagine.

– Nous sommes du même milieu. Et je ne dis pas ça parce que j'ai un peu connu Stan. Il me suffit de vous regarder pour le savoir. En dix minutes, on pourrait sans doute se trouver dix amis communs. Nous venons de l'Upper West Side, vivons dans des appartements fantastiques que nous n'aurions jamais les moyens de nous offrir aujourd'hui. On se souvient encore de l'époque où on ne pouvait même pas traverser Amsterdam Avenue sans écraser des fioles de crack sous nos pieds. C'est comme ça que nous avons élevé nos enfants, dans une autre ville. Quand tout n'était pas si rose. Les structures qu'ils ont de nos jours, c'est nous qui les avons créées. La National Public Radio. Les festivals Mostly Mozart et Shakespeare in the Park. Le programme Writers in the School. »

Cette fois, elle lève les yeux, ostensiblement, jusqu'aux moulures du plafond. Un soupir encore plus profond. Joni, l'assistante, regarde au-delà de son écran en direction d'une chose invisible dans le couloir.

« Je me trompe ?

– Non, vous ne vous trompez pas. Je ne vois pas bien le rapport avec mon affaire. Mais vous ne vous trompez pas.

– Écoutez-moi, alors. Vous voulez que j’abrège, mais je refuse d’abrèger. Parfois, il faut savoir prendre le temps. Laisser une pensée se développer. À quoi bon vieillir si on n’a pas appris ça ? Bref, tout ce que je vous demande, c’est quelques minutes d’attention. Avant que vous nous versiez une avance sur honoraires supérieure à votre loyer annuel.

– Très bien, très bien. Je suis tout ouïe. »

Ruth Liebler. Deuxième alto, orchestre du Met Opera. Veuve de Stan Liebler. Stan était un diplômé de quelque communauté hippie d’Ithaca qui avait fait son retour dans le giron familial pour y devenir créateur de bijoux fantaisie spécialisé dans les produits bas de gamme en argent, du genre qu’on trouve dans les boutiques de CBD et les fêtes médiévales – chevalières à pentagramme, crânes à pointe, croix celtiques, bracelets tibétains. Il s’était occupé d’une affaire de violation de brevet qui avait duré près de dix ans, était devenu un pilier du cabinet Fein Lewin. Un tas de déjeuners facturés sans raison valable. Lewin était avocat principal, mais se faisait toujours embringer parce que Stan l’aimait bien. Un compagnon de route. Tu devrais rencontrer Ruth, lui disait Stan, ma moitié chic, et la voilà, dans une longue robe marron avec un foulard trop serré autour de son double menton. Elle a les traits tirés des êtres constamment affligés. Il en va d’un orchestre, croit-il comprendre, comme de l’université – il y a des postes protégés, des comités, le moindre changement y est arbitré par des amateurs pleins de rage sédimentée. Ruth était donc *capo di tutti capi* du comité Machin-Truc, l’était depuis vingt ans jusqu’à ce qu’un groupe de musiciens plus jeunes complotent contre elle, sans doute pour des motifs raisonnables, et votent son éviction. Will Diamond, le meilleur associé de Lewin, avait déjà dit à Ruth qu’il est impossible d’engager une procédure pour licenciement abusif quand le poste qu’on occupe n’est pas salarié. Mais elle ne veut rien entendre. Elle veut les poursuivre.

À cet âge-là, on ne peut pas dire un mot sans sentir le poids de plusieurs mondes. Il perçoit cela. Pourquoi commencer par ça, dans cette conversation, parmi tous les sujets possibles ? Parce que c’est le roman qui permet à chacun de nous de préserver un certain état des choses. Lui, qui parle ; moi, qui écris ; vous, qui lisez. Le roman

pense à notre place. Au début, il nous prend par les jambes. Comme quand on s'avance dans les vagues, qu'on sent la force du courant. Des milliards de milliards de litres.

« Revenons un peu en arrière. J'ai grandi à Davenport, dans l'Iowa. Et vous, Ruth ?

– Fall River, Massachusetts.

– Deux villes qui se ressemblent. Même taille. Classe moyenne. Le Mississippi, l'Atlantique. L'activité commerciale du fleuve, celle de l'océan. Les barges, les cargos. Le charbon et l'acier. Le maïs et le blé. Des industries pour la plupart à l'agonie de nos jours, évidemment. Délocalisées. Le bastion de Trump. À notre époque, le déclin avait déjà commencé. Pas vrai ? Remarquez, on ne s'en apercevait pas. On allait dans de bonnes écoles. Clôtures grillagées. Jolis petits jardins. Pelouses irrégulières et dégarnies. Familles stables, quartiers propres. Grande parade du 4-Juillet. Plein de cathos. Plein de vétérans. Salle des fêtes, association d'anciens combattants. Les jeunes sont vite partis pour le Vietnam, vers 1965, 66.

– Et sont revenus tout aussi vite dans un cercueil. Le frère aîné de ma meilleure amie. Norman Feldkrantz. Tué en mars 67.

– Qu'est-ce qu'on peut dire d'autre à propos des années soixante ? Il suffit de regarder PBS aujourd'hui, cette chaîne est d'une nostalgie mortifère. Le groupe Peter, Paul and Mary, avec leurs éternels cols roulés. Embaumés. Que voulez-vous qu'on y fasse ? C'est nous. C'est le poids d'une chose terrifiante qui s'appelle, disons, *l'expérience*.

– Sauf pour Mary. Elle est morte.

– Je n'aborderais jamais le sujet spontanément, seulement voilà : on ne peut pas l'éviter. C'est la preuve matérielle de ce que nous sommes, de nos risibles espérances, du fait que nous soyons sensibles à l'échec. Etc. J'ai refusé d'y penser, pendant des années. J'avais l'impression d'être un survivant, ce qui est ridicule. Me voici, un homme blanc, et je n'ai jamais été appelé (trop jeune, d'un cheveu), jamais été gazé. J'étais à Oberlin au moment de la fusillade à l'université de Kent ; on y est allés en voiture le soir même, on a fait une veillée aux bougies. Je ne suis jamais allé plus loin, question danger physique. Ça et la battue organisée à Chico en 76. J'ai failli me faire renverser par un pick-up dans un champ de céleri. Mais tout ça pour en venir à – et je crois que vous savez de quoi je parle – 1980.

– Ne m'en parlez pas, de cette année maudite.

– C'est comme si une porte s'était fermée, je me suis dit que j'entrais dans une nouvelle vie, pour le meilleur ou pour le pire. Le matin en Amérique. J'avais du boulot, tout d'un coup. Un vrai boulot. J'ai eu des enfants très tôt. Dans mon cas, comme dans le vôtre, nous vivions dans un foyer à deux revenus. Nous étions livrés à nous-mêmes. Personne ne manifestait plus pour rien. Lennon est mort, et tout s'est arrêté. Comme dans la chanson, vous vous souvenez ? *This is not my beautiful house ! This is not my beautiful wife !* Encore des clichés, je sais. C'est plus fort que moi. »

Elle baisse les yeux sur ses mains.

« J'étais en voiture, dit-elle. Dans ma petite Coccinelle, sur l'Interstate 95, je rentrais de l'enterrement de ma grand-tante Sylvie. Le jour de l'élection présidentielle. J'avais prévu de rentrer directement à New York, ce soir-là. J'étais enceinte de cinq mois, d'Andrew. J'avais mon alto dans la voiture, parce que Sylvie voulait que je joue quelque chose à la cérémonie. Une chanson yiddish qu'elle adorait : "Oyfn Pri-petshik". Bref, aux alentours de New Haven je mourais de faim et me suis arrêtée dans un *diner*. Je me souviens que c'était un routier parce qu'il y avait des téléphones payants sur les tables, dans chaque alcôve. J'étais assise avec l'étui entre les jambes, j'avais même peur de le poser sur la banquette à côté de moi, et j'ai décidé d'appeler Stan pour lui dire que j'arriverais très tard, après minuit. Et quand il a décroché, il a dit : "Dieu merci, tu appelles. Je viens de parler au téléphone avec James Levine. Tu as réussi ton audition. Tu as le poste. Ah, et aussi, Reagan a gagné." Et vous savez ce dont je me souviens m'être dit ?

– Non, quoi ?

– La vie est très longue. »

Ils rient.

« Parce que j'avais déjà ce que je considérais comme une vie bien remplie. Une vie complète.

– Racontez-moi.

– Nous avons sacrifié notre peau et notre sang, quelle est l'expression ? Notre sang, notre sueur et nos larmes dans cette ferme. La ferme Nouveau Matin. Pendant six ans, avant que tout s'écroule. On a tous chopé une hépatite. Stan ne vous a sans doute jamais raconté ça.

– Il y a fait allusion.

– Bref. Les détails n’ont aucune importance. » Elle a un côté juvénile, se dit-il, plein de fougue. Il a un mouvement de recul. « Quand Reagan est arrivé au pouvoir, pour nous c’était comme la fin de la république de Weimar. La présidence de Jimmy Carter a été marquée par une inflation massive. Par le chaos et le désordre social. Par le heavy metal. »

Elle se passe la langue sur les lèvres. Littéralement.

Comme il hérite d’un grand nombre de clients excentriques, des *personnages*, comme les appelle Mark, le cabinet a disposé son bureau de façon qu’il ait une vue sur le bureau de Joni dans le dos du client, de l’autre côté de la vitre, et que Joni, quel que soit son rôle sur le moment, puisse regarder dans sa direction, de temps à autre, et s’il lève un sourcil, elle vole à son secours. *Ethan a une question à vous poser*. Il laisse aussi la porte entrouverte d’un ou deux centimètres, en violation de tous les principes de l’Association américaine du barreau. Parce que, parfois, tout est dans son intonation. Joni lui lance un regard interrogateur. Il sourit et secoue la tête.

« Vous savez, on a continué à avancer dans la vie, comme vous venez de le dire. On a élevé Andrew et Sarah. Gagné de l’argent. De mon côté, évidemment, j’ai joué de la musique extraordinaire, soir après soir. Je ne parle pas du répertoire. Je parle de *Koyaanisqatsi*. *La Mort de Klinghoffer*. Et durant tout ce temps, je m’attendais à ce que Reagan prépare notre fin, le prochain Holocauste. Bon sang, les années quatre-vingt, quoi. On mangeait du caviar, vous vous souvenez ? On en servait, dans les soirées. Chez des gens ordinaires. Et pendant tout ce temps, parce que bien sûr je n’y ai pas échappé moi non plus, j’ai mangé du caviar, persuadée que des sirènes allaient se mettre à hurler pour nous annoncer que le coup d’État avait commencé. Je ne crois pas avoir passé une seule bonne nuit de sommeil jusqu’à la chute du mur en 89. Et à ce moment-là, les enfants étaient déjà presque des ados. »

Cette conversation perd son utilité, se dit-il. Son orientation. Comme un bateau en papier imprévisible sur les vagues d’une colère historique.

« Vous savez ce qui m’est arrivé, récemment ? demande-t-il. Je suis allé chez mon médecin, après l’élection, parce que j’avais une douleur au cœur. Vraiment. Pas le genre de douleur écrasante que provoque un infarctus. Ni des brûlures d’estomac. Je parle de douleur au cœur. J’avais du mal à regarder les choses, à les voir, à me sentir vivant. Je me sentais oppressé.

– Merde, bienvenue au club.

– J’entends : en dehors du chaos qui règne à Washington. Je parle du malheur quotidien, des gens qui crient après leurs gamins dans la rue. Des SDF. De la Syrie. Sans parler des enfants qu’on enferme dans des cages au Texas. Tout ça se mêle à nos souvenirs, à ce qu’on a vu, à la personne qu’on a été, vous voyez ? Cette douleur-là, c’est la congestion. La congestion des émotions. Une calcification des sentiments. Trop de sentiments pendant trop longtemps. Et j’ai demandé au toubib, qu’est-ce que je peux faire contre ça ? Dites-vous que vous avez de la chance, il m’a répondu. Soyez reconnaissant d’avoir encore la capacité d’en éprouver. »

Elle baisse de nouveau les yeux sur ses mains.

« Je me souviens, dit-elle, et pardon d’aborder le sujet, qu’à la mort de votre fille... »

(Elle n’était pas morte. Elle n’est jamais morte.)

« ... Stan m’a dit, ce type travaille chez Fein Lewin, je le connais, j’ai vu des photos de cette pauvre petite sur son bureau. Je m’en souviens. J’avais vu les infos, et j’avais pensé que ça aurait pu nous arriver. À nos enfants. Que peut-on dire de plus, c’était une idéaliste. Il n’en reste plus beaucoup. C’est ça que j’apprécie. Même si elle s’est, disons, fourvoyée. Il y a eu un tel déversement de haine contre elle. Pas besoin de vous le rappeler. Nos amis soi-disant progressistes, comme disait toujours Stan. J’en ai eu la nausée. J’en ai presque été physiquement malade. Je tenais simplement à vous le dire. Comme on ne s’était encore jamais rencontrés. »

C’est mon rendez-vous, a-t-il envie de dire. C’est moi qui ai demandé cette consultation, alors vous pouvez partir, maintenant. Et puis : Oh allez, défends-la, défends ta fille défunte. Comme si c’était la première fois que ça t’arrivait. C’est un métier où prime le relationnel. La compassion facilite les relations. À court terme. C’est un facteur décisif, quand les facultés rationnelles sont dilapidées. Il y aurait de quoi écrire un livre à ce sujet. *Tragédie personnelle ou L’Art de conclure un marché.*

« Merci, Ruth. Merci pour ces mots gentils. Ça me touche.

– On avait une expression, à la ferme. “La justice doit venir de partout, sans quoi elle n’existe nulle part.” On y croyait vraiment. Avec le recul, ça semble cauchemardesque d’imaginer une chose pareille. La

nécessité de choisir entre deux voies, je veux dire. Mais c'était notre façon de penser, à l'époque. Et quand j'ai entendu parler de Bering, j'ai eu l'impression qu'elle était des nôtres, si on veut. »

Maintenant, il faut qu'il s'imagine coucher avec elle. Ça marchait, autrefois. Ça lui a permis de réussir des entretiens d'embauche, à l'époque où on en passait encore. Jamais, cependant, avec une femme aussi éloignée de lui. Moins à cause de leur différence d'âge, ou des compromis gravitationnels, que de la pure compacité d'esprit. De nos jours, on en voit partout dans le quartier, des femmes comme ça. Comment fait-on pour séduire une personne pareille ? Quel est le point d'entrée, physiquement, littéralement ? Doit-on lui prendre la main ? Trouver un pli particulièrement attirant au creux de son coude ?

Naomi n'est pas comme ça. Elle a encore des choses à donner.

« Merci », dit-il. Sans savoir pourquoi. « Ça me touche beaucoup. Vraiment. » Encore du remplissage. « Mais vous voulez savoir pourquoi j'aborde le sujet, Ruth ? Parce que pour autant que je sache, vous avez vécu une belle vie, une vie pleine de bonnes intentions.

– Pfff.

– Et pourtant, et pourtant. Le monde va comme il va. Il y a des conséquences inattendues.

– C'est l'euphémisme du siècle.

– D'où la congestion. Ça fait mal, mais réjouissez-vous que cela fasse mal. Vous retrouver plongée dans une procédure judiciaire va vous priver de cette capacité. Vous deviendrez une brindille emportée dans un torrent. Vos économies, votre santé, la stabilité émotionnelle gagnée au prix de tant d'efforts, tout cela disparaît. Croyez-en quelqu'un qui a eu bien du mal à faire ce métier en gardant l'esprit intact. Il n'y a rien que la loi ne puisse vous prendre. Alors ce que je vous demande, c'est de ne pas mordre à l'hameçon. Regardez-vous. Vous avez déjà tant donné ! *Nous* avons déjà tant donné. Il est vrai que tout n'a pas fonctionné comme on l'aurait voulu. Loin de là. Mais il faut prendre du recul et vous redemander pour qui vous le faites vraiment. Les enfants sont grands et ont quitté la maison. Vos protégés, vos élèves, que sais-je, si vous avez eu la chance d'en avoir, vous leur avez appris ce que vous savez. Vous avez compté pour eux. Je peux vous l'assurer. Mais il est temps que les gens comme nous

prennent soin d'eux-mêmes. Le monde nous a épuisés, et, franchement, nous avons épuisé ce que le monde nous a donné en partage.

– J'ai été mise en copie d'un e-mail, et ce n'est qu'un exemple dérisoire, croyez-moi, mais j'ai été mise par erreur en copie d'un e-mail où le premier alto écrit : "Elle a un bâton enfoncé dans le cul si profond que si on le retirait, elle aurait besoin de chirurgie reconstructrice."

– Vous avez été insultée. Je le regrette. Oui, la procédure est abusive. Vos collègues vous ont maltraitée et devraient vous présenter des excuses. Mais là où je veux en venir, c'est que vous devez cesser de vous poser en arbitre. Je sais que la dernière chose à laquelle vous vous attendiez, c'est que quelqu'un vous demande de vous détendre et de ne pas en faire toute une histoire. Voilà pourquoi il vaut mieux que cela vienne d'un compagnon de route comme moi. Cessez de négliger vos petits-enfants. Eux aussi auront grandi et seront partis avant même que vous vous en aperceviez, et vous moisirez toute seule. Cultivez ces liens. Que gagneriez-vous, à ce moment de votre vie, à ce moment de notre vie, à un procès ? Non que vous n'en ayez pas les moyens. N'y voyez aucune insinuation. Et croyez-moi, vous trouverez toujours un avocat dans cette ville, dans cet immeuble, à cet étage même, pour vous prendre votre argent. Mais vous n'en avez pas besoin. Nous n'en avons pas besoin, aucun de nous deux. »

Une grande inspiration.

« Ce dont nous ferions mieux de parler, si vous voulez mon avis, c'est de votre succession. Si vous êtes comme moi, vos affaires sont en désordre et vos enfants n'arrêtent pas de vous tanner avec ça. Ce n'est pas pour tout de suite. Mais ce n'est pas si loin non plus, hein ? Prenons rendez-vous dans trois mois. »

Il a déjà vu des gens se mettre à pleurer à la fin de ce discours. Des femmes en gainé amincissante, invisible sous leur robe drapée, l'ont serré dans leurs bras. Beaucoup ont pris un kleenex en hochant la tête. Un pauvre gars l'a même applaudi. Mais Ruth Liebler reste assise et stoïque. Imperturbable. Elle lui fait un chèque, lui serre la main. « Merci de m'avoir accordé votre temps. » C'est peut-être une congrégationaliste, du côté de son père. Ses yeux lui disent : *Vous êtes un hypocrite, un calomniateur, un raté et un vendu.* Et ses yeux à lui, en réponse, disent à Ruth, du moins c'est ce qu'il espère : *Pourquoi en rester là ?*

Ma dernière cliente, pense-t-il. Elle pressent quelque chose. Plus tard, elle dira que quelque chose ne tournait pas rond chez lui, sans qu'elle puisse mettre le doigt dessus.

« C'est drôle, fait-elle en se dirigeant vers la porte. Stan disait toujours : "L'ennui avec lui, c'est qu'il n'est pas juif." »

– C'est vrai. Comme je vous l'ai dit. Davenport, Iowa. L'Église unie du Christ. On raconte que mon père est entré au séminaire. Naomi est juive. Mes enfants sont juifs. Nous sommes membres de Beth Shalom depuis trente ans. Je lis l'hébreu. J'observe le jeûne pour Yom Kippour. Tout le monde est juif au sein de mon cabinet. Quatre-vingt-quinze pour cent de mes amis le sont. Mon psy aussi. Je continue ?

– Vous ne vous êtes jamais converti.

– Non, techniquement, je suis un *étranger dans le camp*. À l'époque, mon rabbin me qualifiait de juste parmi les gentils. Il faut que vous lui demandiez si cela s'applique toujours à moi. À la synagogue, un jour, un type s'est approché de moi et m'a dit : "Les gens comme toi n'existent pas vraiment."

– Bien sûr que vous existez. Vous êtes là.

– Ça ne prouve rien. »

/

En sortant de l'ascenseur, il croise le regard de Jean-Louis, le gardien, qui l'avise par-dessus un coin de page du *Daily News* et le salue d'un geste de la main. Il lui rend son salut.

Treize heures douze, mercredi 11 avril 2018. Quinze ans et vingt-neuf jours après le début de sa Nouvelle Vie.

Imaginez-le tel qu'il est, nous demande le roman. Imaginez-moi, dit-il sans s'adresser à personne en particulier, allez-y. Imaginez-moi, maintenant, pour mon dernier jour sur terre.

Il est dehors, sur le trottoir de la 56<sup>e</sup> Rue, entre la 5<sup>e</sup> et Park Avenue, faisant cliqueter ses clés dans la poche de sa veste. Le soleil est sec et aveuglant, il fait un froid ankylosant, huit degrés à l'ombre. Mi-avril, tu parles d'un printemps. Il est parti du bureau en avance. Le privilège d'un associé de haut rang. Joni, a-t-il dit, un premier et dernier mensonge lui échappant des lèvres, mon urologue a reprogrammé notre rendez-vous. En cas de besoin, appelez-moi.

11 avril : la Journée Primo Levi, qu'il considère comme fériée.

Vers 2010, il s'installa pendant une semaine sur la véranda de Blue Hill et lut les derniers livres de l'écrivain – *Le Système périodique*, *Les Naufragés et les Rescapés* – et deux de ses biographies, celle de Thomson et celle d'Angier. Pour être sûr de tout bien comprendre. Le 11 avril 1987, à dix heures vingt, Levi sauta du troisième étage dans la cage d'escalier de son immeuble à Turin. Il avait soixante-sept ans. *Aucune cause immédiate de suicide n'a été identifiée*, lit-on dans un article, comme s'il fallait supposer qu'un suicide avait une cause immédiate. Certains enquêteurs pensent qu'il a fait une chute accidentelle à cause d'un vertige lié à la prise d'un traitement contre l'hypertrophie de la prostate ; cette thèse fut explorée puis écartée. Levi avait récupéré son courrier auprès de la concierge de l'immeuble à peine quelques minutes auparavant : il lui avait paru en bonne forme. C'était une matinée printanière comme une autre. Aucun changement notable. Sa mère et sa belle-mère, nonagénaires, souffraient de démence, et se trouvaient dans une autre partie de l'appartement avec leur infirmière à domicile ; il n'y avait personne d'autre à la maison. La vie continuait. Il en sortit.

Cynthia Ozick décrit le suicide de Primo Levi comme la preuve ultime que sa colère contre l'Holocauste était sans fin : « La rage du ressentiment, écrit-elle, est d'une certaine façon liée à l'autodestruction. »

Elie Wiesel déclara : « L'Holocauste a tué Primo Levi avec quarante ans de retard. »

En 2003, un chroniqueur de *Haaretz* écrivit : « Si l'Holocauste a créé l'État d'Israël, alors il est responsable de la mort de chaque Palestinien sous l'occupation, et par procuration, Bering Wilcox, juive américaine, est aussi une victime de l'Holocauste car elle est morte en défendant d'autres victimes... »

C'est peut-être vrai, dit-il tout haut, appréciant le déploiement de la phrase sur sa langue. Une phrase de Davenport, que Maman avait coutume de prononcer. Mais la vérité, c'est que la vie est très longue.

La Journée Primo Levi : le jour de la mort parfaite. Le nombre d'or pour un homme. Un brusque retrait de la vie, sans annonce, sans explication. Élu et autonome. Une fin qui parle d'elle-même. Il donna un nom à cette pulsion en 2010, mais quand, dans sa vie d'adulte, sa vie d'après le Vermont, ne se fit-il pas la promesse d'en finir en

ayant recours à une variante de cette méthode ? Disons en 1987 ? 1989 ? 1993 ? Sans parler des dates plus récentes et évidentes ? Mais il fallait atteindre ce moment-là pour être prêt. Choisir de mourir, se dit-il, comme s'il donnait une conférence, pas après pas sur le trottoir, équivaut à une déclaration sur la nature du temps : celui-ci ne s'écoule que dans une direction, tout est question de chronologie, au final, la chronologie c'est l'ordre et la nécessité, l'ordre de moments, quoi qu'il arrive, et vient toujours celui où l'on se remet de tous les bouleversements, où l'on recolle les morceaux d'une vie brisée, met ses affaires en ordre, regarde l'horloge en face et pose le doigt sur un chiffre. Où l'on choisit un jour. Appelez ça la beauté du refus, la beauté de dire *c'est fini. Naomi et moi avons décidé de nous retirer de l'arène*, écrivit-il dans un e-mail en mai 2003. Il le connaît par cœur, chaque mot a la blancheur des phalanges d'un poing serré. *De ne plus interjeter appel, de ne plus créer de fondation au nom de Bering, même si de généreux amis nous l'ont demandé, et de ne plus accorder d'interview à la presse. Parce que rien de ce que nous pouvons faire ne changera les événements du 13 mars, et que pour le bien-être de notre famille, nous devons faire notre deuil et nous reconstruire en privé...*

Et qui peut dire, demande-t-il à haute voix, sur le trottoir de la 55<sup>e</sup> Rue, plein ouest, dans un grand sourire adressé au soleil de midi, que Primo Levi ne s'est jamais reconstruit, qu'il n'était pas, au final, parfaitement équilibré ? Il n'y a rien de plus extraordinaire que la vie qui pulse par l'entrebâillement d'une fenêtre qui se ferme. Il lui reste une heure, tout au plus. La vie palpite autour de lui. Une femme en tailleur à chevrons se protège les yeux du soleil avec sa main en visière, fouille son sac à la recherche de ses lunettes noires. Un camion poubelle se gare au coin de la rue, dans des soufflements métalliques ; une petite fille tend le cou hors de sa poussette pour regarder. Parfait. Oui, parfait. La petite consolation du quotidien, jusqu'à la fin.

Des flammes bleues vacillent dans le blanc de ses yeux.

Tout là-haut, voilà où vont les choses. Loin.

*Très chère Marie*, écrivait Heinrich von Kleist à sa sœur en 1811, quelques instants avant de tuer sa maîtresse Henriette Vogel puis de se suicider, *Si tu savais combien la mort et la vie se relaient pour orner mes derniers instants des fleurs du paradis et de la terre, tu serais sans doute contente.*